

## Citation style

Fry, Carole: review of: Michaela Rosellini (ed.), Prisciani Caesariensis Ars Liber XVIII. Pars altera 1. Introduzione, testo critico e indici, Hildesheim: Weidmann, 2015, in: *Museum Helveticum*, 74(2017), 2, p. 243-244, DOI: 10.21245/rec.ant.583048967



## copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

**Nazario: Panegirico in onore di Costantino.** A cura di *Carmela Laudani*. Biblioteca della tradizione classica. Cacucci, Bari 2014. 463 p.

È fuor di dubbio che l'opera magistrale di C.E.V. Nixon e B. Saylor Rodgers (*In praise of later Roman emperors. The Panegyrici Latini*, Berkley/Los Angeles/Oxford 1994) abbia dato slancio allo studio sistematico di una preziosa raccolta di discorsi d'elogio imperiali (i *Panegyrici Latini*) che, oltre a quello di Plinio, ne conserva altri undici databili dal 289 d.C. al 389. Grazie al pregevole commento Laudani (L.) si inserisce di diritto tra gli autorevoli cultori di un genere letterario a torto trascurato nel tempo per quel suo stile all'apparenza stucchevole e tronfio. Il *Panegirico in onore di Costantino* altro non è che «un'intelaiatura di virtù», come l'ha definito L. stessa. Tra i temi toccati dal retore, infatti, è preponderante l'aspetto morale con cui egli, in osservanza di un consolidato canone, caratterizza Costantino, sintesi umana di virtù imperiali, e Massenzio, coacervo di vizi che ben si confanno a un violento tiranno. È così che la studiosa, dopo aver ampiamente introdotto l'opera parlando di genere epidittico, contesto storico e politico, struttura, fonti, modelli e tecnica letteraria (11–50), si appresta ad analizzare il discorso, pericope per pericope, rifacendosi al testo latino (51–68) dell'edizione critica dei *Panegyrici Latini* curata nel 1992 da D. Lassandro, le cui scelte testuali in sostanza poco si discostano da quelle operate da R.A.B. Mynors (Oxford 1964). Dal nutrito commento (69–446) il lettore potrà apprezzare l'acribia di L. nel discutere le divergenti lezioni dei codici, i fatti storici, la questione religiosa, lo stile sovrabbondante, l'audacia di alcune *iuncturae*, i fenomeni fonetici, l'idealizzazione del passato, le metafore di natura medica e botanica per avvalorare talora la necessità di una successione dinastica, talaltra quella di estirpare i vizi di Massenzio, equiparato ad un novello Catilina. Tramite un'accurata disamina L. lascia, pertanto, affiorare l'intento principale di Nazario, consistente nel vituperare l'avversario e nell'affermare come le sorti di un Impero non possano che reggersi su un'impareggiabile forza morale. Il suo argomentare mira in effetti a dare il giusto rilievo ai valori di Costantino in contrapposizione ai vizi del rivale, destinato a morte non virile. Lungo tutta l'analisi L. evidenzia come, in un gioco di luci e tenebre, il panegirista tessa un elogio del *princeps* legittimo, offrendogli al contempo un ritratto ideale cui ispirarsi. Tuttavia, all'esauriente commento non corrisponde un'organica traduzione. Pur vedendosi costretta a rendere in italiano molti dei passi posti in discussione, L. rinuncia a fornire una traduzione capillare, che avrebbe contribuito a sgomberare i dubbi che inevitabilmente affiorano in presenza dello stile raffinato di un oratore abile e magniloquente. La deplorevole assenza di un «Index nominum et locorum», a completamento dell'utile «Indice dei principali termini e concetti» (447–448) e dell'accurata «Nota bibliografica» (449–463), priva l'opera di uno strumento indispensabile. La scrittura è perlopiù corretta, visto il consistente numero di pagine. Non mancano, tuttavia, alcuni refusi, di cui non è possibile qui dar puntuale conto. Il volume di L. è un punto di riferimento insostituibile per la comprensione di un genere letterario caro alla retorica d'apparato, e di sicura attrattiva anche per i nostri tempi, in cui encomio e vituperazione trovano debita cittadinanza nei discorsi ufficiali.

Massimo Lolli, Pedriate

**Prisciani Caesariensis Ars Liber XVIII Pars altera I.** A cura di *Michela Rosellini*. Collectanea grammatica Latina 13.2.1. Weidmann, Hildesheim 2015. CXLIX, 162 p.

Actuellement, établir une édition qualifiée de nouvelle n'a plus grand-chose de créatif; ce n'est souvent qu'un travail mécanique, parfois compilatoire, qui consiste à refaire ce qui a déjà été fait. Or, dans le monde proprement amazonien des *Grammatici Latini*, l'édition disponible est souvent si sommaire et insuffisante que tout reste à affronter. La tâche n'est donc pas mince tant est innombrable et complexe la tradition de ces grammairiens dont les textes ont été autant recopiés que trafiqués d'interpolations, de contaminations et de restructurations. Il faut par conséquent une fois de plus saluer l'extraordinaire productivité de cette entreprise éditoriale allemande, portée à bout de bras par des auteurs italiens qui nous livrent cran par cran une édition véritablement scientifique des *Grammatici Latini*. Michela Rosellini s'est attaquée à Priscien, ce qui est une audace car le monument funéraire dressé par ce Byzantin du sixième siècle à une langue qui n'était déjà plus que celle de quelques lettrés portés à l'exacerbation rhétorique est réputé pour être indéchiffrable. La partie ici considérée est constituée des chapitres 157 à 307 du dix-huitième et dernier livre de l'*ars Prisciani*. On s'étonnera moins de voir l'œuvre prise ainsi par sa fin lorsque l'on aura constaté que cette dernière était constituée d'un vaste répertoire de

particularités syntaxiques envisagées en parallèle avec leurs réalisations grecques. Une autre intrépidité de l'éditrice est d'avoir affronté une tradition foisonnante pour en établir une hiérarchie et ainsi aboutir à la constitution d'un stemma (CXIV), ce qui, de nos jours est d'une audace qui force le respect. On en tire évidemment une connaissance de la pratique de Priscien apurée de remaniements et ajouts postérieurs d'autant plus faciles à repérer que la complexité d'un lexique bilingue attirait de ces fautes et manques – tous les manuscrits ne contiennent pas cet appendice – qui permettent de fonder précisément une généalogie; l'apparat critique, qui reste toutefois extrêmement consistant, s'en trouve d'autant allégé. L'intérêt tout particulier de ce volume est de fournir une édition commentée de cette confrontation unique dans la littérature grammaticale de particularités syntaxiques latines et de leurs équivalents grecs. Cette mise en présence ne serait qu'une curiosité si elle ne se produisait dans une culture perfusée de cette conviction que le latin descendait du grec; on lira donc ce recueil comme celui d'autant de perplexités devant une fille qui n'a pas les yeux de sa mère. Il va de soi que l'on attend avec impatience le volume suivant qui portera le commentaire indispensable à ce qui n'est pour l'heure qu'une édition, quelque remarquable soit-elle.

Carole Fry, Genève

**Cassiodorus Senator: Einführung in die geistlichen und weltlichen Wissenschaften (*Institutiones divinarum et saecularium litterarum*).** Herausgegeben von *Andreas Pronay*. Spudasmata 163.

G. Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2014. 354 S.

Cassiodore a été un homme de la synthèse et du bilan, un homme non pas tourné vers le passé mais, fait rarissime en romanité, vers le futur. Il a cela en commun avec un Isidore de Séville que la fin est arrivée et qu'il s'agit de ne pas laisser tout perdre. On le trouvera ainsi, à l'image des Nichomachi un bon siècle et demi plus tôt, en sauveur par réédition et copie d'une part non négligeable de ce qui nous est parvenu de la littérature latine et plus particulièrement profane. Les *Institutiones divinarum et saecularium litterarum* sont le véhicule privilégié de cette sauvegarde. Cassiodore est un homme de son temps dont l'encyclopédisme porte le désordre cognitif caractéristique; c'est dire que son encyclopédie, comme toutes ses semblables, est un bric-à-brac à peine ordonné en grands ensembles. La traduction en est à la fois facilitée car l'on ne s'y perd pas en vaste cathédrales intellectuelles, et compliquée car certains raisonnements ont la brutalité du trop bref. Dans le cas particulier des *Institutiones*, il reste le problème du style car, malgré le déni d'usage – *plus utilitatis inuenies quam decoris* –, l'auteur des composites complexes des *Variae* complique par un réflexe oratoire qu'il partage cependant avec tous les lettrés du temps. En francophone native, je suis évidemment inapte à juger de la qualité de traduction proposée par *Andreas Pronay* (P), mais je me dois cependant de reconnaître que l'allemand tel que l'a jadis latinisé Luther, rend admirablement les complications tourbillonnaires d'un latin littéraire qui n'a en somme jamais été conçu comme un véritable moyen de communication. Compte tenu de sa mise en page, le commentaire (179–332) est de taille plus réduite que la traduction (28–178). On trouve confirmation à sa lecture que celui-ci ne doit que faciliter la compréhension d'une traduction que l'on sent comme l'objectif principal de P. Son commentaire est ainsi d'orientation strictement matérielle et ne dépasse jamais le strict minimum intellectif – on ne lui en fera toutefois pas grief car tout de son introduction le montre appliqué à cet unique but. Il reste que, dans un livre voulu comme le porteur d'une traduction, on attendrait des considérations traductologiques; là encore, on en fera pas de trop vilains griefs à P. car personne jamais nulle part ne se donne la peine de s'exprimer sur son travail de traduction.

Carole Fry, Genève

**Maxime Pierre: *Carmen. Étude d'une catégorie sonore romaine*.** Collection d'Études Anciennes 79, série latine. Les Belles Lettres, Paris 2016. 330 p.

Si vous êtes réfractaire à l'approche structuraliste de l'analyse linguistique et à sa liturgie lexicale, passez votre chemin. Mais vous perdriez beaucoup. Car voici un livre qui, enfin dirons-nous, empoigne à bras le corps le problème des emplois du terme *carmen*. Cette question a embarrassé, quand ce n'est pas désespéré, nombre de traducteurs qui proposaient des solutions que souvent ils ressentaient eux-mêmes comme insatisfaisantes car isolées et détachées de tout système de référence.

Se fondant à la fois sur l'analyse structurale du sens (travaux de R. Martin, C. Moussy et F. Bi-ville) et sur l'approche wittgensteinienne des «airs de famille», l'auteur propose ici une étude qui